



Dieu soit loué, vous voilà. — Page 302, col. 3.

enfant de six ans n'aurait pas assez de ce qui me suffit.

— N'avez-vous pas quelquefois là, sous l'estomac, une espèce de barre?

— Certainement, une barre douloureuse.

— Vous dormez mal et sans repos, vous avez des rêves pénibles, une disposition à vous effrayer, des tintements dans les oreilles?

— En effet. Comment pouvez-vous deviner tout cela, docteur?

— Ce sont les symptômes caractéristiques de votre maladie. Quand vous croyez avoir faim, comme vous venez de le dire, ne sentez-vous pas quelquefois une rougeur subite, une chaleur au front, quelque chose qui semble annoncer la fièvre?

— Souvent, docteur, souvent... Personne encore ne m'a dit cela aussi exactement que vous.

— Tout médecin le sait, monsieur.

— Et maintenant, docteur, dites-moi quelle est ma maladie?

— Votre maladie est un dérangement de l'estomac. Ce dérangement a pour conséquence que la digestion des aliments ne se fait plus chez vous d'une façon normale, et qu'elle est insuffisante. Il s'ensuit que votre sang ne reçoit plus les éléments dont il a besoin, qui sont nécessaires à son renouvellement régulier. A cause de la faiblesse générale de votre organisme, le travail des nerfs reste chez vous sans contre-poids, et prend le dessus. Tous les désordres que vous ressentez dans le jeu de vos organes intérieurs proviennent de cela.

— Et que pensez-vous de mon état? demanda M. Van Horst. Soyez franc. Je le sais bien, cela peut durer encore quelque temps; mais je n'en suis pas moins au commencement de la fin, n'est-ce pas, docteur?

— Il faudrait considérer la maladie comme dangereuse, répondit Adolphe, si nous n'en pouvions pas trouver la cause.

— Ah! vous en connaissez la cause? Et quelle est-elle, s'il vous plaît?

— Elle est probablement double. Remarquez que l'homme qui marche, pense et s'occupe beaucoup, trouve dans cette activité du corps et de l'esprit l'impulsion nécessaire à sa santé. Quand cet homme cesse tout à coup ses occupations habituelles et se retire dans la solitude, alors cette impulsion lui fait défaut; ses organes deviennent paresseux, indolents, maladifs. C'est d'abord l'estomac qui se dérange le premier sous l'influence de ce relâchement général. Je crois que telle a été la première cause de votre maladie. Mais, sans le savoir, à cette maladie vous en avez ajouté une autre, qui consiste à fumer sans mesure.

— Ah! pour cette fois, docteur, vous êtes certainement à côté, s'écria M. Van Horst avec une nuance de mécontentement. Fumer, ne me fait que du bien: cela trompe mon estomac inactif.

— Vous le croyez, répondit Adolphe en secouant la tête, parce que cela vous étourdit le cerveau et chasse les sombres pensées qui vous inquiètent; mais vous employez là, comme soulagement, ce qui est la cause même de votre mal. L'estomac, monsieur Van Horst, est un organe très-sensible. Je veux bien, pour un moment, considérer avec vous la fumée de tabac comme pouvant être au commencement, un excitant; mais c'est précisément pour cela que, à force d'exciter, elle doit finir par émousser la sensibilité de l'estomac et en paralyser graduellement les fibres. Avec votre permission, j'ai remarqué que vous crachez beaucoup. La salive est l'élément le plus nécessaire à la digestion des aliments. Là où elle fait défaut, l'estomac ne peut remplir sa fonction. C'est un fait connu, que celui qui fume outre mesure doit nécessairement avoir une grave maladie de l'estomac, s'il ne surmonte point son habitude, dès qu'il sent l'appétit diminuer. Je termine donc mon raisonnement par cette conclusion, que votre

maladie doit avoir eu pour cause première le changement subit survenu dans votre genre de vie, et qu'elle s'est aggravée petit à petit parce que vous fumez sans cesse.

M. Van Horst regardait le parquet, et semblait plongé dans de profondes méditations.

Après un long silence, il se leva tout à coup, et, serrant la main d'Adolphe:

— Je crois que vous avez raison, docteur, dit-il. En tout cas, votre explication me semble parfaitement claire et raisonnable. Vous êtes encore jeune, et vous manquez peut-être d'expérience, mais vous m'inspirez une confiance singulière. Vous serez mon médecin. Je vous donne un mois pour essayer sur moi si votre opinion est fondée ou non.

— Un mois est trop peu, murmura Adolphe.

— Bah! pourvu que je sente une amélioration, j'aurai plus de patience. Voyons, que me conseillez-vous?

— Je vais vous le dire, monsieur; mais mettez-vous bien sur vos gardes contre vous-même, surtout pour ce qui est de fumer. Si vous n'observez pas fidèlement ce que je vais vous prescrire, votre peine et la mienne seront perdues.

— Oh! je ferai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien donc, l'hiver approche. Ici, au milieu des bruyères, il fait terriblement ennuyeux pour les gens de la ville pendant la saison rigoureuse. Il ne faut pas que vous vous ennuyiez. Quittez donc, le plus tôt possible, votre maison de campagne, et allez habiter la ville pendant quelques mois.

— Mais, docteur, objecta Van Horst en souriant, c'est au moins à sept lieues d'ici; comment viendrez-vous me voir?

— Je n'ai pas besoin de vous voir, monsieur.

— Et si vous me guérissez, qu'aurez-vous gagné à ma clientèle? le prix d'une simple visite? Ah! ah! vous ne vous enrichirez jamais ainsi, docteur.

— C'est possible, monsieur, répondit Adolphe;